

The background is a dark, textured painting. It features a woman's face in the center, looking upwards with her eyes closed. The face is rendered in a realistic style but is surrounded by and splattered with dark, chaotic brushstrokes and bright orange-red paint. The overall mood is mysterious and unsettling.

NOUVELLE FANTASTIQUE  
LAURE ENZA

DU  
BITUME  
DANS LES  
VEINES

# Du bitume dans les veines

## Nouvelle fantastique

Ce bonus vous est offert par Laure Enza®  
Spin-off d'*Alnair, le souffle de la sorcière*.

Crédits photos : images libres pour usage commercial  
sous licence Premium Freepik.com.

Correction de texte : SL-Correction

Tous droits réservés Copyright ©L. Lorenzi septembre  
2023

Pour découvrir les ouvrages et l'actualité de Laure Enza

Site officiel : [Laure.Enza](https://www.laureENZA.com)

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages,  
situations et lieux décrits dans ce texte sont des faits de  
l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance ne serait  
que pure coïncidence.

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies  
ou reproductions destinées à une utilisation collective.  
Toute représentation ou reproduction intégrale ou  
partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le  
consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants  
cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes  
des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété  
intellectuelle.*

## Du bitume dans les veines

Le jeune homme court à perdre haleine sur le sentier qui sinue entre les arbustes. Malgré l'heure matinale, le soleil grille déjà la maigre végétation et brûle les poumons du joggeur. Il a enlevé ses chaussures, elles ballottent sur ses épaules, attachées par les lacets. Il éprouve une sensation de liberté quand il choque les cailloux blancs à chaque pas. Il a l'impression de dégraisser son corps englué par la vie citadine.

« Une seule semaine de vacances, je me fais rouler », pense-t-il en bondissant au-dessus de vieilles racines apparentes.

Il se promet de négocier avec sa patronne à la prochaine occasion. Toute l'année, il piétine sans arrêt derrière son bar, mais cela n'a aucune commune mesure avec l'exercice auquel il s'adonne à présent. Plus qu'un footing hygiénique c'est une véritable course folle dans les collines, une quête de liberté, un retour aux sources. Même s'il est citadin jusqu'au bout des ongles, il apprécie de se retrouver dans cette petite île une fois par an, d'aspirer les parfums du maquis et des bouffées de poussière à chacun de ses pas.

« Une dose homéopathique de nature, loin de la grisaille de Paris, des pots d'échappement et du bitume », songe-t-il tandis que son regard embrase l'horizon d'un camaïeu de bleus extraordinaire qui ferait rêver toutes les

agences de voyages. Heureusement, se dit-il égoïstement, cet endroit souffre de désertification et n'attire pas les touristes. Les rares autochtones qui survivent dans le port de pêche au nord de l'île ont une moyenne d'âge fort avancée et un caractère très taciturne. D'ailleurs, ils ne l'acceptent dans leurs parages que parce qu'ils le connaissent depuis toujours.

Le jeune homme atteint le but de sa promenade sportive, ravi de retrouver, comme chaque été, ces paysages préservés. Il dévale une ravine escarpée vers une petite crique cachée entre les rochers. Il a l'intention de plonger pour se rafraîchir et presse le pas, mais il bute contre une racine et termine sa course dans un vol plané malencontreux. Les buissons le retiennent, mais déchirent sa peau, son crâne cogne rudement contre le sol quand il atterrit dans la dernière anfractuosité.

« C'est ce qui s'appelle se vautrer ! Heureusement, j'ai la tête dure », se moque-t-il en se redressant.

Il ne peut s'empêcher de vérifier qu'aucun témoin n'a pu assister sa cascade improvisée et balaie les alentours du regard. Il remarque une chaussure abandonnée et commence à pester contre les malotrus qui n'hésitent pas à polluer les plages les plus reculées. Il s'avance pour récupérer le déchet et se rend compte que la grève est jonchée de divers autres objets, des chapeaux, des vêtements, des sacs éventrés.

Un peu plus loin, un corps est étendu sur le sol, mais certainement pas pour un bain de soleil. Le jeune homme se précipite pour vérifier ses fonctions vitales, mais le visage aux lèvres exsangues et aux yeux révulsés donne un indice imparable sur l'origine du décès par noyade.

Par réflexe, il enfile ses rangers et se redresse pour observer les environs. Il aperçoit au loin une embarcation échouée sur des hauts fonds. Il réprime un soupir de tristesse quand il distingue d'autres corps qui dérivent entre deux eaux. L'un d'entre eux semble se déplacer volontairement, mais avec difficulté. L'homme se précipite dans l'écume pour essayer de lui porter secours.

Quelle n'est pas sa surprise de découvrir une toute jeune fille en train de maintenir une femme et un enfant à la surface. Il prend à peine le temps d'admirer ses grands yeux bleus et ses traits juvéniles. Son intérêt se porte sur le vigoureux rétropédalage de la naïade qui entraîne courageusement son fardeau jusqu'à la rive.

C'est alors qu'il remarque, accrochés à l'embarcation, d'autres survivants qui apparemment ne savent pas nager. Ils attendent que la jeune fille les emporte un à un. Sans dire un mot, l'homme prend part au sauvetage, sans un mot.

Une fois que tous les rescapés sont en sécurité dans la crique, ils le remercient par de sobres hochements de tête. Il sort son portable de sa poche de treillis et se félicite d'avoir opté pour un modèle *waterproof*. Des murmures inquiets accompagnent son geste.

— N'ayez crainte, je me nomme Jarac, je suis en vacances sur l'île. Je vais appeler les secours. On va s'occuper de vous.

— Non, ne fais pas ça ! s'écrie la jeune nageuse avec un accent prononcé, moi, je te dis qu'on ne passera pas pour des touristes.

— Je ne peux pas vous abandonner à votre sort, proteste-t-il en cherchant vainement du réseau, le bras tendu.

— Si tu préviens les pompiers, ils vont débarquer avec les forces de l'ordre et on va nous renvoyer chez nous...

— Mais d'où est-ce que vous venez ?

— Nous avons fui les attaques dans notre village près d'Odessa, c'est la guerre là-bas. Le voyage était long et pénible. Quand nous sommes arrivés en Turquie, nos passeurs nous ont persuadés de continuer par la mer...

— Sur ce simple zodiaque ? se désole-t-il en secouant la tête.

— Oui, c'est toujours mieux que périr sous les bombes, assène-t-elle avec un regard déterminé, nous avons dérivé pendant plusieurs jours parce que le moteur est tombé en panne. Nous ne savons pas où nous sommes.

— Vous êtes sur un îlot grec perdu dans la Méditerranée. Ne vous inquiétez pas, personne ne va vous renvoyer dans un pays ravagé par la guerre.

— Nous ne voulons pas non plus nous retrouver dans des camps de réfugiés.

— Ça m'étonnerait qu'on trouve ce genre d'endroit sur cette île, c'est à peine si on peut y dégoter quelques habitants.

Au moment où il prononce ces paroles, une troupe d'individus armés débouche sur la crête à bord d'un camion. Le jeune homme lève les mains pour signifier qu'il n'est pas responsable, car la fille lui jette des regards accusateurs.

Les agents dévalent à leur tour la pente et encerclent les rescapés. Jarac s'avance vers celui qui aboie les ordres dans l'espoir de lui donner des explications, tout en se morigénant d'avoir oublié ses papiers d'identité dans la chambre de sa maison d'hôte. Toutefois, le chef ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche, il le saisit d'un geste

brusque qui lui tord les bras dans le dos. Ses subalternes agissent de même avec tous les occupants de la plage.

Muet de surprise devant tant de violence policière, le jeune parisien est entraîné avec les autres et enfermé sans ménagement à l'arrière du camion. Furieux de se retrouver coincé là, il n'en ressent pas moins de la peine pour ces pauvres survivants qui pensaient leurs ennuis terminés et sont parqués comme du bétail. Il se jure qu'une fois arrivé à bon port, il fera entendre son opinion à qui de droit.

— Je ne comprends pas ce qu'il se passe, mais tout va s'arranger dès qu'on sera au village, dit-il pour rassurer ses compagnons d'infortune, on s'expliquera avec le *dimosio*, le chef du bourg, je le connais, il est bourru, mais équitable.

— J'espère que tu dis vrai, soupire la jeune fille qui semble chercher son souffle, appuyée contre la paroi du fourgon.

Au bout d'un itinéraire cahoteux qui paraît infini, le véhicule s'arrête enfin et les occupants sont débarqués dans une clairière qui a l'air fort éloignée de toute habitation, ou même d'une prison.

Un frisson d'angoisse parcourt ses membres tandis que Jarac saute au sol. Il observe plus précisément les inconnus vêtus de noir et cagoulés comme des commandos. Détail inquiétant, ils sont tous munis d'une arbalète-match, accessoire qui ne correspond pas à l'idée qu'on se fait de l'uniforme officiel des policiers. Néanmoins, ces derniers leur fournissent de l'eau dans des gourdes et des barres de céréales hyperprotéinées. Les rescapés les accueillent avec avidité tandis que le jeune homme reste sur sa réserve.

Au bout de quelques minutes, un individu, qui agit comme le chef de la brigade, s'avance et déclare en anglais :

— Bienvenue dans notre programme de survie. Maintenant que vous avez regagné quelques forces, vous serez heureux d'apprendre que vous avez été sélectionnés pour participer à l'ouverture de la chasse.

Ses compagnons hochent la tête avec des rires goguenards tandis que les réfugiés se regardent avec incompréhension.

— Nous vous laissons une demi-heure d'avance pour courir dans les bois avant de vous prendre en filature jusqu'à la tombée de la nuit, poursuit le militaire, imperturbable, le coucher du soleil marquera la fin du jeu. Les rescapés, s'il y en a, auront droit à des papiers d'identité tout neufs.

Au lieu d'obtempérer, les membres du petit groupe resserrent les liens et un individu se dresse contre le chef :

— Nous en avons marre de fuir comme des lapins, nous allons plutôt nous battre, s'écrie-t-il en levant les poings.

Le garde épaula son arbalète à la manière d'une carabine et, sans sommation, lui tire un trait en plein front. Le malheureux s'écroule sous les cris des femmes et des enfants. C'est le signal du départ de la curée. Malgré leur fatigue, les réfugiés s'égaillent dans la pinède qui n'offre pas de cachette très sûre. Les arbres sont espacés, les buissons fort rares. Néanmoins, les courageux courent à perdre haleine et suivent Jarac, le seul à connaître les lieux.

Au bout d'un moment, le jeune homme se retourne et leur lance, sans s'arrêter :

— Nous ne devrions pas rester groupés ! Nous sommes une cible repérable ! Il faut se fondre dans la nature et essayer de rejoindre la civilisation au plus vite !

— Nous ne savons pas où elle est, ta civilisation, crache la fille qui le talonne toujours malgré sa respiration saccadée.

Deux femmes se laissent tomber au sol, épuisées. Leurs enfants pleurnichent, accrochés à leurs hanches.

« Des cibles trop faciles », se dit le jeune homme, le cœur fendu à ce spectacle.

— Nous ne tiendrons jamais ce rythme, renchérit un des étrangers, nous devons faire front et trouver un moyen de résister. Ils ne sont que six, nous sommes supérieurs en nombre.

— Nous sommes affaiblis et n'avons pas d'armes, proteste la nageuse, vous avez vu ce qui s'est passé ! Cet homme connaît l'île, il nous servira de guide, qu'il le veuille ou non !

Ils sont alors interrompus par les sifflements des projectiles qui viennent se ficher dans les troncs tout proches. Les fuyards reprennent leur course effrénée et désordonnée, la respiration coupée par une atmosphère brûlante et une frayeur sans nom.

Jarac, suivi de près par la gamine, se laisse rouler au fond d'un ravin. Les branches s'écartent sur leur passage et se referment aussitôt, créant un arceau protecteur inattendu. Ils s'abritent à couvert le temps de reprendre leur souffle. Des cris leur parviennent, des supplications, des craquements sinistres. Ils n'osent pas imaginer le triste spectacle.

— Il faut trouver une rivière, halète la fille dont les traits sont marqués par la déshydratation.

— On est dans une île désertique ! Nous devons plutôt rejoindre la civilisation au plus vite !

— J'ai besoin d'eau, tout de suite ! insiste-t-elle d'une voix éraillée.

— Il y a un torrent à quelques encablures de là, mais cela nous détournera de notre trajet.

— Je dois dénicher de l'eau ! proteste-t-elle encore, le front buté sous ses cheveux en désordre.

Jarac est tenté de lui dire d'économiser sa salive, mais ses sens en alerte l'avertissent du danger. Il lui fait signe de se taire, car il perçoit des bruits de pas, juste derrière eux. Soudain, il repousse sa frêle compagne dans un buisson d'épineux d'un simple geste, puis grimpe avec agilité dans un pin. À travers les branches, la fille le dévisage d'un air affolé qui montre combien elle juge sa cachette dérisoire.

Lorsqu'un poursuivant débouche sur le sentier, le jeune homme se laisse choir sur ses épaules. Grâce à l'effet de surprise, il fait rouler au sol un adversaire pourtant athlétique et le déleste de son arbalète d'un mouvement vif du pied. L'individu cagoulé se redresse aussitôt et lui porte un coup de poing puissant à l'abdomen, lui coupant le souffle.

Sûr de sa stature imposante, le tueur pense utiliser la force brute pour prendre l'avantage, mais Jarac esquive habilement les autres attaques en se déplaçant latéralement avec agilité. Par des gestes vifs et précis, il déstabilise son ennemi et lui inflige des chocs rapides aux jambes et au ventre. Ce dernier grogne, mais ne perd pas le rythme. Il lance un jab bref vers le visage de sa proie et enchaîne avec un crochet dans les côtes pour le déséquilibrer. Lorsque le

jeune homme riposte, le cagoulé bloque habilement ses attaques avec ses avant-bras comme bouclier.

Jarac se glisse derrière lui d'un mouvement fulgurant et tente de l'étrangler en utilisant ses deux bras pour appliquer une pression sur la carotide. Le chasseur, fort de son avantage physique, le fait basculer par-dessus son épaule. Il est projeté au sol avec violence et étouffe un cri de douleur, mais il se redresse d'un bond et enchaîne avec un coup de pied retourné qui percute le menton de son adversaire. Ce dernier, déséquilibré, tombe à genoux.

À la vitesse de l'éclair, Jarac se glisse à nouveau dans son dos et d'un geste d'une brutalité inouïe, lui brise les cervicales. La mort est instantanée et le corps s'affaisse d'un bloc au moment où deux assaillants apparaissent dans la clairière.

Le jeune homme fait alors volte-face vers les buissons, mais voit foncer vers lui l'arbalète que la fille lui lance avec agilité. Il la récupère dans un mouvement ample et actionne le mécanisme à la volée, le trait se fiche dans la gorge du premier agresseur tandis que l'autre se jette à couvert derrière un tronc.

Jarac attrape un projectile dans le support monté à même le fût, recharge le bras d'armement et s'agenouille pour viser avec précision l'épaule qui dépasse du maigre pin. Touché, le chasseur pousse un cri et lâche son arme. Jarac, à bout de munitions, se précipite pour poursuivre le combat à main nue. Il est encore plus rapide que le précédent, du fait de la blessure infligée à son ennemi. Le jeune homme en sort une nouvelle fois vainqueur, non sans quelques côtes brisées et une arcade fendue.

Il rejoint à toute vitesse la fille dans sa cachette.

— Tu n’es pas un simple touriste parisien, chuchote-t-elle, où as-tu appris à te battre ainsi ?

— Dans une autre vie, lâche-t-il de façon laconique, mais je ne vais pas pouvoir continuer à ce train-là. Ces hommes sont une demi-douzaine. Même si je les combats un par un, je risque de ne pas finir en un seul morceau.

— Ils ne sont plus que quatre à présent. Conduis-moi au torrent, insiste la jeune fille alors que des cris de colère s’élèvent de la forêt.

Les prédateurs ne se préoccupent plus de prendre en filature leurs proies en silence pour s’adonner à un jeu malsain, mais ils se hâtent sur leurs traces pour les exterminer sans faire durer le plaisir.

— On dirait que ces ordures se lancent sur notre piste uniquement, remarque Jarac en dressant l’oreille, ils préfèrent venger leurs collègues plutôt que de continuer leur divertissement macabre.

— Espérons que cette diversion permettra à mes amis de s’enfuir !

Les deux jeunes gens reprennent leur course effrénée. Dans leur dos, ils perçoivent des craquements, des bruits de pas précipités. Bientôt, ils débouchent sur une crête dégagée qui plonge abruptement vers une ravine. Le visage de la nageuse semble se transformer quand elle entend le roulement particulier de l’eau contre la roche. Elle se laisse glisser le long de pierrées qui entaillent sa peau diaphane, mais elle n’y prend pas garde. Jarac a presque du mal à soutenir son allure. Les hommes qui les surplombent poussent des cris de ralliement et les traits fusent à leurs oreilles.

Soudain, la jeune fille est touchée à l’épaule, elle se cabre dans un mouvement instinctif. Son corps est

propulsé dans un dernier roulé-boulé avant de s'écrouler sur la berge. Jarac se précipite, sans se soucier des autres projectiles qui jaillissent autour de lui. Il cherche à tirer la malheureuse à couvert sous les buissons, mais elle résiste et lui donne des coups de pied désordonnés. Les chasseurs dévalent à leur tour la pente et Jarac, désolé, plonge dans sa cachette.

Il peut apercevoir la jeune fille qui rampe inexorablement vers la rivière. Elle perd beaucoup de sang, mais elle trouve l'énergie d'avancer encore. Deux des poursuivants la rejoignent. L'un d'entre eux la retourne sur le dos avec violence. Elle pousse un hurlement, car ce mouvement vient d'enfoncer plus profond le carreau d'arbalète dans son articulation.

Jarac imagine qu'elle va rester coincée là, comme une tortue incapable d'échapper à son triste sort, pourtant, à la force de ses talons, elle continue de progresser. Les deux chasseurs se moquent et rient à gorge déployée devant ce spectacle lamentable. Ils croisent les bras, accordent un faux espoir à leur victime qui, centimètre par centimètre, réussit à atteindre la rive et se laisse sombrer dans le torrent.

Jarac regrette d'avoir épuisé la recharge de l'arme qu'il a volée au cadavre. Il aurait volontiers tiré sur ces deux lâches. Les voilà qui entrent également dans la rivière, pour achever leur traque par une mise à mort cruelle. L'un d'eux glisse sur les pierres lisses, il finit à quatre pattes et trempé, sous les quolibets de son camarade. C'est alors que ce dernier est renversé à son tour et pousse un hoquet de surprise.

Les deux hommes semblent tout à coup aspirés par une force inéluctable qui les maintient au fond. Jarac écarquille

les yeux, incertain de bien comprendre ce qui se déroule devant lui. Il voit des membres jaillir dans des explosions de gouttelettes, des corps se tordre et se tendre, il entend des hurlements lorsque les têtes émergent de l'eau bouillonnante, puis plus rien. Le calme revient dans la crevasse, seulement dérangé par le chant de la cascade.

Le jeune homme, le souffle coupé, se demande quel animal assez puissant peut bien se cacher dans un torrent méditerranéen pour venir à bout de plusieurs individus. Il se précipite en courant vers la berge pour tenter de récupérer la dépouille de la malheureuse, ou ce qu'il en reste.

C'est alors qu'elle apparaît lentement à la surface. Ses yeux sont deux puits noirs insondables et sa peau diaphane est presque bleue. Elle s'extirpe de l'élément liquide qui semble caresser son corps amoureuxment, sa chevelure se déploie comme un manteau mouvant jusqu'à ses hanches. Un sourire inquiétant écarte ses lèvres devenues céruléennes.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce qui s'est passé ? s'exclame-t-il en reculant d'un pas devant l'aspect troublant de sa partenaire de course.

— Je t'avais dit de me ramener à l'eau, répond-elle, c'est mon composant vital.

— Es-tu une sorte de... sirène ?

Elle tourne vers lui son regard inquietant.

— Tu ne me reconnais pas ? Je suis une ondine, l'eau décuple mes pouvoirs. D'habitude, je suis douce, fidèle et serviable. Je charme ainsi les hommes, mais je peux aussi les noyer, ajoute-t-elle en le fixant intensément.

— Je vois ça... heureusement que tu étais là pour me protéger, gamine ! raille-t-il, mi-figue mi-raisin.

— Quand je suis sous ma forme originelle, je peux percevoir les êtres magiques, tu sais.

— Grand bien t'en fasse, soupire le jeune fuyard qui aimerait récupérer les arbalètes qui ont coulé, mais n'ose s'approcher, de peur de subir la colère de la créature.

— Pourquoi ne fais-tu pas appel à tes propres pouvoirs pour te défendre ? demande-t-elle en fronçant les sourcils.

— Il y a trop longtemps que j'ai quitté la forêt, ou qu'elle m'a rejeté. Je suis devenu un renégat, un citadin, le bitume ruisselle dans mes veines...

— Ne dis pas de grossièretés.

Tout à coup, l'ondine disparaît sous l'eau, aussi vive qu'une anguille. Jarac pense l'avoir vexée, mais un craquement de branche l'alerte trop tard. Il fait volte-face et se retrouve nez à nez avec les trois derniers chasseurs. Une partie de son cerveau lui commande de fuir, l'autre se félicite d'avoir attiré l'ensemble des criminels loin des naufragés.

Il tente une fois encore de se battre à main nue, mais les forces ne sont pas égales à trois contre un. Les coups pleuvent de toutes parts. La souffrance est un tourbillon pourpre qui enveloppe ses sens. Crochets à la tempe, droites dans les côtes, uppercuts au menton. Ses ripostes sont moins précises et ne font pas souvent mouche. Il a du mal à distinguer ses adversaires tant son visage est tuméfié.

Les deux hommes le maintiennent au sol, leurs poings furieux continuent de le frapper. La douleur irradie dans tout son corps. Il éprouve des difficultés à respirer. Ses tempes, ses narines ne sont qu'une bouillie méconnaissable. Son sang se répand sur la terre souillée et l'imbibe copieusement.

Jarac est plongé dans une demi-inconscience, mais son esprit refuse toujours de céder. Il n'est pas un vulgaire gibier qu'on peut traquer. Il refuse de rester à la merci de ces humains barbares. Jadis, il fut un prince de cette forêt. Chaque brindille, chaque radicelle, chaque tronc noueux lui apportait vivacité et plaisir.

Il a l'impression d'entendre des battements de cœur tambouriner contre son crâne, mais ce ne sont pas les siens. C'est une puissance tellurique qui remue au plus profond, un message qui sourd des entrailles de la Terre. Comme si les branches au-dessus de son corps malmené, les racines sous ses omoplates brisées pouvaient communiquer entre elles pour répandre une énergie étourdissante.

Le jeune homme ressent les effets bénéfiques de cette sève tourbillonnante, il comprend qu'il est à l'origine de ce mouvement incroyable. Son enveloppe physique est une loque sans force, mais son esprit possède des ressources inouïes. Il crochète les doigts dans la boue, il aspire l'odeur des buissons et la résine des pins, sa détermination devient maquis, ramure, pousse.

Il lance l'attaque, le cœur gonflé de suc vital.

Des hurlements vrillent cette sensation de plénitude et se muent en gargouillis infâmes. À travers ses paupières tuméfiées, Jarac découvre les deux hommes retenus par des racines ondoyantes qui s'entortillent à leurs chevilles comme si elles avaient une volonté propre. Ils poussent des glapissements de plus en plus aigus, tentent de se dégager avec leurs coutelas, s'agitent comme des animaux pris au piège, mais la forêt est plus rapide. Des entrelacs mouvants forment un cocon inextricable, enveloppent leurs membres, leur thorax, puis leur crâne.

Les bourreaux devenus victimes continuent de gigoter et de gémir tandis que les racines plongent à nouveau sous la croûte de terre et ensevelissent leurs proies vivantes. Bientôt, il ne reste pas trace de leur passage, si ce n'est un monticule de boue et de cailloux, et quelques nœuds de bois qui émergent.

Jarac se redresse péniblement sur un coude et observe les lieux, incrédule. Cette traque abominable a révélé au grand jour son essence démoniaque, qu'il avait enfouie au plus profond de sa mémoire. Il a l'impression que chacun de ses nerfs, de ses tendons est devenu racine, que le sang qui pulse sous sa peau d'écorce est une sève empoisonnée.

La violente opiniâtreté de la forêt sauvage bourdonne sous son front, ou bien est-ce une ramure pointue qui perce son crâne ? La douleur n'a d'égale que la puissance qui le submerge. Il halète et cherche à se mettre à quatre pattes. Son regard brumeux capte un mouvement furtif.

La jeune ondine est assise sur un rocher, elle se tient à distance, comme si elle le craignait et le respectait à la fois. Elle le contemple avec un sourire empreint de mystère.

— Bon retour parmi les créatures de la nature, Jarac.

Le jeune homme s'écroule, épuisé. Il ferme les paupières, inspire péniblement, tente de calmer les palpitations de son cœur. Il a besoin de remettre de l'ordre dans ses pensées.

« Tout ceci n'est qu'un cauchemar, un délire de mon cerveau en surchauffe, se dit-il, quand j'ouvrirai les yeux, je serai étendu sur la plage, avec une bonne insolation en prime ! »

Il pousse un soupir et dessille les paupières.

Merci d'avoir lu cette nouvelle fantastique.

Je vous propose quelques idées supplémentaires dans le genre littéraire que vous venez de parcourir : en cliquant sur les liens, vous pourrez découvrir les résumés et les premiers chapitres dans l'échantillon du site et, qui sait, trouver votre prochaine lecture.

### ***Collection Urban Fantasy***

[Alnaïr, le Souffle de la sorcière](#)

Le Sortilège de la Lune Noire (*Éditions de Héron d'Argent*)

### ***Collection Science-fiction***

[Tome 1 - L'Héritier des sables](#)

Chroniques du Monde-Hors en 6 volumes

(1<sup>er</sup> Prix du Festival Cap de Lire 2022 et du festival de Niort 2023)

Pour me suivre sur les réseaux sociaux, c'est par ici :



Site officiel : [Laure.Enza](#)

Instagram : [laureenzaromanciere](#)

Facebook : [laure.enza.romanciere](#)

YouTube : [laureenzaromanciere](#)

Pinterest : [laureenzaromanciere](#)

À bientôt,

Laure Enza